

Diego Quaglioni  
*Université de Trente*

L'*Epistola contra Bartolum* (1433) de Lorenzo Valla,  
fondation de l'humanisme juridique ?

Vous m'avez demandé de consacrer une réflexion à Lorenzo Valla et à sa célèbre épître contre Bartole en 1433. Au début d'un programme de séminaires sur l'humanisme juridique, nous ne pouvons pas éviter d'aborder ce sujet, parce que dans la littérature historico-juridique l'*Epistola contra Bartolum* a eu le caractère d'un événement textuel d'une importance fondamentale.

Lisons, par exemple, cet extrait d'une bonne synthèse récente :

L'humanisme a été à l'origine d'un profond renouvellement de la pensée juridique, et a fortement contribué à la formation du droit moderne. Le mouvement est apparu en Italie au XV<sup>e</sup> s., en particulier avec Laurent Valla : d'abord littéraire et philologique, il s'est rapidement intéressé au droit en lui appliquant les mêmes méthodes qu'aux autres disciplines. Au XVI<sup>e</sup> s., l'humanisme juridique a devenu un phénomène européen, mais c'est surtout en France, où il a pénétré dès le début du siècle, qu'il a trouvé sa principale terre d'élection avec Guillaume Budé et ses disciples, au point que la méthode caractéristique de la 'jurisprudence' humaniste a pris le nom de *mos gallicus*, par opposition au *mos italicus* des bartolistes<sup>1</sup>.

Le caractère convenu de cette conception nous oblige à assortir le titre de ma conférence d'un point d'interrogation. Bien sûr, ce point d'interrogation n'entend pas nier l'importance de Valla et de son œuvre, mais suggère

---

<sup>1</sup> J.-L. THIREAU, « Humaniste (Jurisprudence) », dans *Dictionnaire de la culture juridique*, dir. D. ALLAND et S. RIALS, Paris, Quadrige / Lamy – PUF, 2003, pp. 795-796.

simplement la nécessité de reconsidérer de manière critique un épisode que l'on considère typiquement comme relevant de la genèse de l'humanisme juridique et que l'on juge donc comme un fait auquel ce phénomène doit l'un de ses 'caractères originaux'.

Tout aussi naturellement, la nécessité d'une approche critique de Valla et des débuts de l'humanisme juridique n'est pas une nouveauté. Parmi les historiens du droit qui, en Italie, ont déploré plus que d'autres la persistance d'une vision convenue de ce phénomène, je voudrais mentionner ici Riccardo Orestano parce qu'il fut le premier, déjà à la suite de la Seconde Guerre mondiale, à s'interroger sur « les formules livresques qui occupaient le terrain, empêchant une vision plus adéquate de ce que cet impressionnant mouvement d'idées, de luttes, de travaux a entraîné dans la science juridique européenne », formules livresques qui ont fini « par réduire l'humanisme juridique à une simple 'conjonction' du droit avec la philologie et l'historiographie » : « Je me réfère – écrivait-il – à l'image 'matrimoniale' que l'on trouve déjà chez les juristes du XVI<sup>e</sup> siècle et du début du XVII<sup>e</sup>, d'Etienne Pasquier à Grotius, et qui deviendra courant pour caractériser la nouvelle orientation<sup>2</sup>. »

L'échec des paramètres traditionnels, selon Orestano, se révèle dans son effet : « résoudre simplement l'humanisme dans sa *coniunctio* proclamée avec la philologie et l'histoire n'aide à le définir », compte tenu de la complexité et de la variété de la littérature des juristes humanistes. Bien sûr, Orestano lui-même n'a pas échappé à certains aspects convenus, dans le désir de définir le phénomène en lui attribuant les caractères de ce qu'on nomme le *mos gallicus*, c'est-à-dire d'un mouvement d'idées et de doctrine du XVI<sup>e</sup> siècle, dont les lignes directrices ont été résumées comme suit :

- condamnation de la littérature juridique médiévale ;
- antitribonianisme et condamnation de l'œuvre de Justinien ;
- recherche de nouvelles formes de distribution des matières juridiques ;

---

<sup>2</sup> R. ORESTANO, *Introduzione allo studio del diritto romano*, Bologna, il Mulino, 1987, p. 153.

- élargissement de la conception du droit et recherche d'une nouvelle fondation ;
- renforcement des traditions juridiques nationales ;
- rêve de nouvelles codifications.

Ce paradigme est en fait une abstraction. Et, s'il est impossible d'y penser au début de l'humanisme juridique, il est très difficile de l'identifier comme pleinement déployé même dans la maturité du XVI<sup>e</sup> siècle, car, dans la jurisprudence humaniste majeure, les nouvelles orientations doctrinales coexistent avec les traditionnelles, rendant extrêmement peu probant de continuer à discuter sur les juristes humanistes en les opposant simplement aux prétendus juristes bartolistes.

La condamnation de la littérature juridique médiévale, accompagnée par l'antitribonianisme et la condamnation de l'œuvre de Justinien, clichés d'une première phase polémique de l'humanisme juridique prétendument caractérisée par un « conflit des arts » (*disputa delle arti*), ne suffisent pas à donner à Valla et à son célèbre écrit un caractère paradigmatique. Il y a quelques années Riccardo Fubini, l'un des meilleurs interprètes italiens de la pensée de Valla, a réagi à juste titre contre la thèse consistant à donner à l'œuvre de Valla un caractère paradigmatique, dans un essai consacré à *Valla entre le Concile de Bâle et celui de Florence et à propos de son procès devant l'Inquisition* :

En fait – écrivait-il – un paradigme humaniste, auquel correspondrait la conscience du bouleversement d'une époque toute entière, semble être le résultat d'une simple abstraction : on dira que les auteurs et les textes 'humanistes' sont eux-mêmes une expression de leur temps, et par conséquent [...] d'une époque en crise. Et de toute façon, moins que jamais un auteur comme Valla pourrait être appelé à représenter ce paradigme supposé<sup>3</sup>.

---

<sup>3</sup> R. FUBINI, « Lorenzo Valla tra il Concilio di Basilea e quello di Firenze e il processo dell'Inquisizione », dans *Conciliarismo, stati nazionali, inizi dell'umanesimo*, Spoleto, Centro Italiano di Studi sull'Alto Medioevo, 1990, pp. 289-318 : 289.

Il y a une symétrie tout à fait évidente entre le caractère orageux de Laurent Valla et l'allure querelleuse et provocatrice de son œuvre, d'un côté, et la littérature autour de son œuvre de l'autre, comme si en traitant de l'humanisme et des humanistes, il n'était pas possible de se libérer des présupposés paradigmatiques qui visent à présenter Valla selon une perspective purement littéraire et linguistique ou comme un 'précurseur' d'orientations de type 'luthérien'.

Ce phénomène ne date pas d'aujourd'hui. Mariangela Regoliosi a récemment rappelé que les controversistes majeurs du catholicisme en lutte contre la Réforme allemande étaient convaincus que Valla était un 'précurseur' de Luther et du luthéranisme :

En rédigeant en 1547 la tentative la plus célèbre de réfutation du *De falso credita et ementita Constantini donatione* de Laurent Valla, et même plus tôt, dans le *Pro vera religione adversus Lutheranos*, Agostino Steuco présentait l'humaniste comme le précurseur et en effet le prototype du 'luthérien'. De même, le cardinal Bellarmin déclarait, dans son *De controversiis christianae fidei* : « *Laurentius Valla [...] veluti praecursor quidam Lutheranae factionis videtur fuisse.* » Mais il n'est pas nécessaire de s'arrêter au XVI<sup>e</sup> siècle pour trouver de telles considérations. Dès la fin du XV<sup>e</sup> siècle, avant l'éclatement de la Réforme luthérienne, il y avait des accusations substantielles d'hérésie (ou de proximité de l'hérésie) contre Valla, coupable d'être allé contre le consensus universel de l'Église et d'avoir dénoncé la fausseté d'une 'donation' réputée être « *ex inspiratione seu dispositione divina facta*<sup>4</sup> ».

Évaluer historiquement Valla en abandonnant les définitions génériques et impropres signifie présenter sa figure dans le contexte de la crise spirituelle de la première moitié du XV<sup>e</sup> siècle : crise à la fois religieuse, culturelle et politique, marquée par le schisme, par le déclin du dualisme universaliste empire-papauté, par la formation des états nationaux et par les grands Conciles qui défient toute une tradition d'ecclésiologie, de théologie

---

<sup>4</sup> M. REGOLIOSI, « Lorenzo Valla e la Riforma del XVI secolo », *Studia Philologica Valentina*, 10, n.s., 7 [2010], pp. 25-45 : 25

et de droit. C'est le contexte dans lequel est placé l'héritage de l'expérience humaniste précédente, celle des deux courants, Padouan et Florentin, de la tradition qui remonte à Pétrarque : je pense à Coluccio Salutati et à son grand élève Leonardo Bruni, à Piero da Monte, à Poggio Bracciolini, à Domenico Domenichi, à Giovanni Battista Caccialupi et d'autres « humanistes oubliés », pour le dire avec une expression de Carlo Dionisotti.

Ce contexte ne suffit certes pas à rendre entièrement compte de la personnalité de Valla et de son œuvre, qui a ses propres motivations intellectuelles et culturelles, mais il en offre certainement une condition préalable indispensable. La personnalité de Leonardo Bruni est particulièrement importante pour comprendre l'attitude de Valla. L'émergence d'une personnalité troublante et révolutionnaire comme celle de Valla doit s'expliquer dans le cadre d'un mouvement culturel qui tire sa force de cette idéologie agressive, anti-scolastique et anti-traditionaliste, qui avait trouvé dans Bruni les formulations les plus claires et la figure d'un chef reconnu. Car on a remarqué à juste titre qu'il n'est pas possible d'expliquer Valla sans Bruni et son attitude de défi envers la tradition scolastique ; il est tout aussi juste d'affirmer qu'il faut, inversement, mesurer par rapport à Bruni le pouvoir novateur et subversif de Valla, son intention constamment polémique, conduisant à la provocation et au défi en proposant l'activité littéraire comme un substitut à l'ancienne scolastique.

À ce propos, Riccardo Fubini a écrit :

Faire face à la tradition, globalement comprise, de la scolastique, ne pouvait que signifier renverser la primauté de la théologie, confrontée aux fondements mêmes de la métaphysique ancienne [...]. Dans tous ses aspects, l'approche de Valla est une véritable antithéologie [...] qui s'étend du champ de l'éthique à celui de l'exégèse, en passant par le discours linguistique et argumentatif.

L'attaque ne pouvait que s'adresser au droit, qui partageait avec la théologie une longue tradition scolastique d'entrelacement constant et la

même revendication d'occuper le sommet de la hiérarchie des savoirs scientifiques.

Ces aspects sont présents dès le début dans la personnalité et dans l'activité de Valla et accompagnent les événements de sa biographie intellectuelle et politique. Né à Rome en 1407, élève de Leonardo Bruni et de Giovanni Aurispa, Valla quitta Rome pour Plaisance, ville d'origine de sa famille paternelle, et pour Pavie où, sous la protection du duc de Milan Filippo Maria Visconti, il enseigna la rhétorique (1431). En 1433, il fut forcé de quitter cette université à cause du conflit avec les juristes. Il alla donc à Milan et ensuite à Naples où il obtint la protection du roi Alphonse d'Aragon, dont il devint le secrétaire particulier et le propagandiste dans sa lutte contre la papauté. Enfin, Valla retourna à Rome après la mort du pape Eugène IV, obtenant de son successeur Nicolas V, l'humaniste Thomas Parentucelli, et surtout du très puissant cardinal Borgia, élu pape sous le nom de Calixte III, les faveurs dont il avait été privé auparavant à cause de l'hostilité de Poggio Bracciolini. Valla meurt à Rome en 1457, la même année que Piero da Monte et quelques mois avant la mort de Calixte III.

Ses travaux ont une allure constamment agressive. Dans l'opuscule *De la volupté* (1431), il mène une vive polémique contre l'ascétisme chrétien pour défendre une morale de façon épicurienne. Dans le *De libero arbitrio* (1439), il argumente contre la dialectique et son usage dans la théologie scolastique. Les *Dialectice disputationes* (1439) constituent elles aussi une condamnation du dogmatisme de la tradition aristotélicienne. Le point culminant de la polémique anti-scolastique se trouve cependant dans les *Elegantie lingue latine* (1435-49), sa célèbre défense de la langue latine en tant qu'outil critique et historique. Dans le *De falso credita et ementita Constantini Donatione*, Valla démontre la non-authenticité du document, accueilli dans le Décret de Gratien, sur lequel l'Église fondait sa prétention à la domination temporelle. Le *De professione religiosorum* (1442) est une polémique contre les ecclésiastiques et l'*Epistola contra Bartolum*, de 1433, contre la jurisprudence scolastique précisément.

Par rapport aux critiques d'autres grands humanistes de la génération précédente ou de la même génération – tels que Coluccio Salutati, Leonardo Bruni, Poggio Bracciolini ou Maffeo Vegio, motivés par des raisons pratiques d'insatisfaction à l'égard de la jurisprudence de leur temps – les critiques de Valla sont les plus violentes et acrimonieuses. Domenico Maffei le désigne comme le « véritable initiateur de la polémique contre les interprètes médiévaux et de l'antitribonianisme » :

En Mars 1433 – écrit Maffei – Valla, alors professeur de rhétorique à l'université de Pavie [...], composait un de ses écrits plus explosifs, qui finit par provoquer une réaction qui le forçait à abandonner Pavie et à se réfugier à Milan. C'est le *libellum*, composé, apparemment en une seule nuit, pour réfuter l'affirmation ridicule d'un juriste aveuglé par l'amour pour Bartole, qui avait affirmé être en mesure de préférer à n'importe quelle œuvre de Cicéron un traité de Bartole comme le *De insigniis et armis*. La réponse de Valla fut immédiate, sous la forme d'une épître envoyée et dédiée à Pier Candido Decembrio, [...].

Les flèches visaient principalement Justinien : « *Dii itaque tibi male faciant Iustiniane iniustissime, qui potentia Romani imperii in Romanorum perniciem, bonorumque et clarorum civium abusus es* » ; à cause de toi – parce que par ta compilation tu as détruit l'harmonie de la sagesse juridique romaine et tu as rendu nécessaires interprétations et commentaires – « *in locum Sulpitii, Scevolae, Pauli, Ulpiani, aliorumque, ut leviter loquar, cygnorum, quos tua aquila saevissime interemit, successerunt anseres Bartolus, Accursius, Dinus caeterique id genus hominum, qui non Romana lingua loquantur, sed barbara ; non urbanam quandam morum civilitatem, sed agrestem, rusticamque immanitatem prae se ferant.* » Comment est-il possible de traiter le droit, se demande Valla ailleurs, si le latin n'est pas connu ? On ne peut pas se passer de la pleine maîtrise de cette langue « *praesertim in iure civili* », car – en tout cas – sans le latin « *caeca est omnis doctrina et illiberalis...* » [...].

En conclusion, si Tribonien n'avait pas défiguré la jurisprudence classique, l'ancien droit n'aurait pas été négligé et remplacé par les commentaires confus de Bartole et des autres interprètes. Avec Valla [...] est ainsi jetée la graine de l'antitribonianisme qui se confond ensuite avec celle de la polémique contre la jurisprudence médiévale<sup>5</sup>.

---

<sup>5</sup> D. MAFFEI, *Gli inizi dell'Umanesimo giuridico*, Milano, Giuffrè, 1972<sup>3</sup>, pp. 37-40.

Soulignant qu'il est « inutile d'attendre de cette figure centrale de l'humanisme juridique, et peut-être de l'humanisme tout court, des jugements historiques 'objectifs' sur la jurisprudence médiévale », Maffei rappelait encore que « dans cette profonde attaque contre les conceptions juridiques et la méthodologie traditionnelle, Valla n'était pas seul » et que les termes de son invective, relayés par les humanistes de la génération suivante, devinrent vite « des lieux communs ». Et nous pouvons ajouter que, dans la littérature historique, il est devenu un lieu commun de réduire la valeur de l'*Epistola* à celle d'une invective destructrice, motivée à tort ou à raison par l'épuisement de la tradition médiévale, avec la conséquence de continuer à présenter le début de la modernité juridique comme une opposition rigide des hommes et des événements. Comme si les juristes de ce temps étaient « divisés en deux grandes armées, toujours prêts à mener bataille les uns contre les autres » :

Les uns défendent méthodes et exigences typiques de la jurisprudence médiévale ; tandis que les autres attaquent, parfois avec fureur, l'Autorité, la Scolastique et en bref les vieilles positions intellectuelles, et sont porteurs d'un nouveau monde, dans lequel – une fois éradiqué à jamais l'âge de la barbarie médiévale – tout prend lumière et force des auteurs et des mémoires classiques.

Une lecture superficielle de la littérature humaniste a donc longtemps encouragé une vision fautive et réductrice d'un phénomène qui est beaucoup plus complexe et qui ne saurait être réduit au conflit entre bartolistes et anti-bartolistes, car l'œuvre de Bartole demeure un moment fondateur de la modernité de la science juridique, comme on peut le constater chez les grandes expressions de l'humanisme juridique tel qu'André Alciat.

Que peut-on dire ensuite autour de Valla et des cibles symboliques de son invective, à savoir Bartole et son traité *De insigniis et armis* ? Il y a vingt ans – en 1997 – un grand pas en avant dans l'étude du texte de Valla a été accompli avec l'édition critique de l'*Epistola contra Bartolum* par Mariangela Regoliosi. Cette publication, réalisée en l'absence de manuscrits



sur les éditions du XVI<sup>e</sup> siècle (en particulier la première, de 1516), est précédée d'une analyse philologique minutieuse qui met en évidence les aspects formels du texte, ainsi que sa structure complexe du point de vue argumentatif : M. REGOLIOSI, « L'*Epistola contra Bartolum* del Valla », dans *Filologia umanistica. Per Gianvito Resta*, dir. V. FERA et G. FERRAÙ, Padova, Editrice Antenore, 1997, t. II, pp. 1501-1571.

L'édition de l'*Epistola* a été précédée par la publication de l'édition critique du traité *De insigniis et armis* de Bartole, accompagnée d'une large introduction historico-doctrinale et d'une traduction anglaise de l'épître de Valla : O. CAVALLAR, S. DEGENERING, J. KIRSHNER, *A Grammar of Signs. Bartolo da Sassoferrato's Tract on Insignia and Coats of Arms*, Berkeley, The Robbins Religious and Civil Law Collection, 1995.

Mariangela Regoliosi remarque d'emblée, et paradoxalement, que l'*Epistola* est l'un des textes les moins connus de Valla ; et d'ajouter que la rare littérature qui existe autour de ce texte « a souvent mal compris les intentions de l'humaniste ou a saisi son esprit et ses intentions de façon partielle », confirmant alors que le but de l'écriture était « de s'opposer à la superpuissance culturelle des juristes et à leur conviction catégorique de supériorité », avec la dénonciation conséquente « des formes de pensée médiévales liées aux procédures dialectiques-scolastiques » :

En opposant [...] aux principes philosophiques de Bartole des conceptions philosophiques différentes [...], il veut [...] en particulier frapper le cœur du processus argumentatif et ses hypothèses. La suggestion est offerte [...] par une source classique, la plaidoirie cicéronienne *Pro Murena* qui, à cet égard, est certainement la pièce centrale du dispositif de Valla. En revitalisant et chargeant de nouvelles valeurs l'attaque contre les procéduriers de son temps qui, indifférents à tout vraie *iustitia* et *eloquentia*, harnachaient la loi par le filet de distinctions spécieuses afin de confondre le public plutôt que de défendre le droit et la vérité, Valla accuse Bartole d'être inutile, nuisible, et de pédanterie stérile (« *omnia in libello illo supervacua sunt et odiose ac perverse diligentie plenissima* ») [...].

Mais la pédanterie et les chicanes du juriste médiéval ne consistent pas dans les mots alambiqués [...] des avocats de l'antiquité, capables par de

grands mots difficiles d'éblouir un public de fous. Ce sont plutôt des syllogismes scolastiques compliqués par lesquels, avec une logique de fer, Bartole forme les définitions (ou pseudo-définitions) philosophiques de sa 'lex' universel et contraignante.

En ce qui concerne les aspects formels de l'épître, Mariangela Regoliosi soutient que le langage grossier utilisé par Valla dans son épître contre Bartole appartient au genre comique. Plus généralement, Valla montre une utilisation judicieuse des modèles rhétoriques empruntés à Cicéron et surtout à Quintilien :

La mise en place du 'libellum' est composite. Apparemment c'est une épître [...]. A l'intérieur, cependant, la petite œuvre acquiert les tons rhétoriques d'un côté du dialogue comique, de l'autre de la *refutatio-altercatio* [...]. La désacralisation comique et les échanges dialogiques sont bien cohérents avec la forme d'une *confutatio* [...]. L'urgence polémique de Valla se matérialise sous la forme de *confutatio*, ou même de *altercatio*, réponse rapide et forte à l'adversaire dans un débat public [...]. Du point de vue du plan rhétorique [...] l'épître contre Bartole – citant des phrases de Bartole et lui donnant une réponse visant à révéler ses contradictions internes – est [...] une anticipation des travaux les plus exigeants de Valla dans les années à venir.

Écoutons donc Valla lui-même :

*Nonne indignum est, Candide, et egre nobis ferendum, quod tot ineruditissimi libri et ineptissime scripti non modo non iniiciuntur flammis in publico positus, more maiorum, sed et multos ita amatores laudatoresque habent ut magnis eos auctoribus non dico comparare, sed preferre non erubescant, idque fere in omnibus liberalibus artibus et disciplinis ? Sed de ceteris quidem alias : nunc autem de scriptoribus in iure civili tecum loqui parumper institui, quem mihi in hac causa deligendum ideo putavi quod, dicam quod sentio, neminem scio vel in iudicando magis religiosum, vel in doctrina magis aut uberem aut expolitum. Horum quos dico iurisperitorum, nemo fere est qui non contemnendus plane ac ridiculus videatur. Ea est ineruditio in illis omnium doctrinarum que sunt libero homine digne, et presertim eloquentie, cui omnes iurisconsulti diligentissime studuerunt et sine qua ipsorum libri intelligi non possunt, ea hebetudo ingenii, ea mentis levitas atque stultitia, ut ipsius iuris civilis*

*doleam vicem, quod pene interpretibus caret aut his quos nunc habet potius non caret. Satius est non scribere quam bestias habere lectores qui, quod tu sapienter excogitasti, aut non intelligant (bestie enim sunt) aut insipienter aliis exponant. Quare non possum me continere quam male precer illi qui in culpa est. Dii itaque tibi male faciant, Iustiniane iniustissime, qui potentia Romani imperii in Romanorum perniciem bonorumque et clarorum civium abusus es ! Nam quid te vel iniustius si, per invidiam, ornatissimos illos iurisconsultos abolendos curasti, cupiens ut Constantinopolim, quo nostri imperii domicilium commigraverat, ne librorum quidem copia et scriptorum auctoritate vinceremus, vel imprudenter, si posteriora secula a commentariis temperatura speravisti ? Itaque vide quid feceris et, ubicunque es, fateare te male inconsiderateque fecisse : nisi forte gaudes nostro malo. In locum Sulpicii, Scevole, Pauli, Ulpiani, aliorumque, ut leviter loquar, cygnorum, quos tua aquila sevissime interemit, successerunt anseres, Bartolus, Baldus, Accursius, Cinus ceterique id genus hominu, qui non romana lingua loquantur, sed barbara, non urbanam quandam morum civilitatem, sed agrestem rusticanamque immanitatem pre se ferant, denique non olores, sed anseres, non qui Palatium Capitoliumque, ut antiquitus fiebat, a nocturnis furibus custodirent, sed qui, in viis ac plateis, ad uniuicuiusque pretereuntis aspectum obstrepant ac vociferentur et totas civitates atque villas inquietent, existimantes se, o nephas, vocem cantumque habere cygnorum ! Quam acerbum, queso, est, nobis presertim qui cygneam vocem non ignoramus, his passim raucorum anserum clamoribus obsurdescere ! Quis crederet ? Anseres etiam mordere audent colloque porrecto et nescioquid cornicanti voce comminantes, crura transeuntium ferituri insequuntur. Non igitur he stolidae aves repercutiende sunt, non manu, sed pede ? Item, ut deinceps ad offendendos homines prodire non audeant, vellem etiam ut ad tacendum quoque compelli possent, hoc est ut occiderentur : que suavius comeduntur quam audiuntur. Verum hoc non possumus : sunt qui prohibeant. Id certe quod possumus faciamus, ne nostra crura, oratorum dico, appetere amplius temptent. 'Num te, Laurenti' inquiet aliquis 'aliquando anseres momorderunt ut ita in illas bestias irascere ?'. An vero bonus vir privata solum causa et non publica commovetur ? Alios offendunt, me quoque offendunt : omnibus enim civibus iniuriam facit qui civem aliquem violat et omnes boni iniuriam accipiunt que fit unicuilibet bono. Ceterum, si causa privata magis quam publica vis me excitari, accipe cur etiam mea causa debeam commoveri.*

*Hesternae die, quidam inter iurisperitos magnus, siquid magnum potest esse in parva scientia (nomen tacebo, ne mihi succenseat, nisi prius de se voluerit confiteri), audebat mihi Bartolum Ciceroni in doctrina antepone, tum multa alia inconsiderate dicens, tum illud furiose affirmans nullum ex operibus M. Tullii cum vel brevissimo Bartoli libello, qualis erat ille 'de insigniis et armis', comparandum. Ego, qui nosse hominem non parve alioquin existimationis et auctoritatis, quasi colapho percussus, incensus sum, sed me repressi iramque cohibui ut alio tempore vehementius ulciscere et quale non putaret vulnus infligerem, et ridens inquam : 'Ostende, queso, istum ipsum quem nominasti libellum ut ita adorabilem doctrinam*

*possim perdiscere aut quid sentiam respondere. Nam quedam istius Bartoli vidi, sed nequaquam multa'...*

L'édition critique du traité *De insigniis et armis* de Bartole, promue par Julius Kirshner dans le cadre d'un projet de traduction en anglais d'œuvres de la tradition juridique médiévale, est intervenu pour rouvrir la question. Après mon édition critique de certains traités de Bartole (*De Guelphis et Gebellinis*, *De regimine civitatis* et *De tyranno*) parue en 1983, Kirshner – avant même de traduire le *De tyranno*<sup>6</sup> – avait donné un compte-rendu de mon travail, jugeant que la leçon restaurée des textes montrait que Bartole était capable de force persuasive et lucide dans le développement des arguments, malgré les 'coups de fouet' infligés par les humanistes du XV<sup>e</sup> siècle en raison de son appartenance à une latinité 'faible' :

*Anyone who has attempted to read these famous tracts in their early printed editions has inevitably become lost in a petrified forest of technical jargon, interpolations, and scribal corruptions as well as incomprehensible passages that defy scholarly emendation. Although Bartolus (d. 1357), the most influential civilian jurist of the late Middle Ages, has been lambasted as a feeble latinist by humanist jurists of the fifteenth century and by his modern audience, these meticulous editions demonstrate that he was capable of conducting a sustained metacritique with cogency and clarity<sup>7</sup>.*

Dans l'introduction à la nouvelle édition du traité *De insigniis et armis*, Kirshner a défendu que non seulement Bartole a laissé inachevé à sa mort prématurée le traité sur l'héraldique, auquel il attribue à juste titre une importance décisive pour l'introduction d'une discipline juridique des blasons, des enseignes et des marques de commerce (« *a grammar of*

---

<sup>6</sup> *Lectures in Western Civilization*, 5, *The Renaissance*, ed. by E. COCHRANE and J. KIRSHNER, Chicago and London, The University of Chicago Press, 1986, pp. 7-30.

<sup>7</sup> J. KIRSHNER, compte-rendu de D. QUAGLIONI, *Politica e diritto nel Trecento italiano. Il "De tyranno" di Bartolo da Sassoferrato [1314-1357]. Con l'edizione critica dei trattati "De Guelphis et Gebellinis", "De regimine civitatis" e "De tyranno"*, Firenze, Olschki, 1983, *The Journal of Modern History*, 57 (1985), pp. 323-324.

*signs* »), mais aussi que le traité a été continué et complété par Nicolas Alessandri, gendre du juriste. Nicolas Alessandri rédigea précisément la deuxième partie du traité, celle sur laquelle Lorenzo Valla a le plus polémique. En somme, Bartolo n'était pas la véritable cible de la polémique de Valla, mais son gendre maladroit. Valla a-t-il donc manqué son but ?

Kirshner résume le résultat de l'enquête de cette manière :

*Ours is the first discussion of the entire text of De insigniis in its historical context. Along the way, we make a number of claims about the circumstances of its composition and contents. It can no longer be maintained that Bartolo received a coat of arms from the Emperor Charles IV, an event which supposedly inspired him to write the tract. The image of Bartolo as a student of Hebrew appearing in the second part of the tract, which has led to all sorts of unproductive speculations, is clearly a mirage. Traditionally, Bartolo has been considered the author of the entire tract published posthumously by his son-in-law, Nicola Alessandri, in 1358. We agree that Bartolo conceived of the topic and that he was chiefly responsible for the first part, but go on to argue that the second was probably compiled by Nicola.*

Et encore :

*We emphasize that the most original and lasting feature of the tract is Bartolo's creation of a grammar of signs. He was the first jurist to set forth the principles, derived from Roman law and local customs, governing the assumption, protection, and transmission of signs ranging from coats of arms to trademarks. His tripartite division of arms and insignia [...] set the parameters of future discussion. By grounding the free assumption of arms and insignia in the *ius gentium*, Bartolo earned the enmity of the nobility by precluding them from claiming exclusive right to bear arms. That is why issues of the social standing of the bearer played an almost negligible role in his grammar. Not surprisingly, given the progressive aristocratization of the Italian city-states, Bartolo's conception of the use of arms in an open society was criticized for subverting the new social order.*

Et encore, à la fin :

*Our findings make Lorenzo Valla's attack against Bartolo and the tradition he came to represent highly problematic. Valla admitted that he had few objections to the first part of the tract, which we attribute to Bartolo. The target of his entire assault was the second part, which the jurist did not compose. The issue here is not just the failure of Valla's philological skills to detect interpolations, his unfamiliarity with medieval legal discourse, his annihilating wit, or his penchant for archaizing Bartolo's text. Valla's attack, rather than demolishing De insigniis, contributed more than anything else to perpetuating the belief that Bartolo authored the entire tract, that he received a coat of arms from the emperor, and that he studied Hebrew. Valla's influence on the reading of De insigniis has been, and continues to be, enormous among retro-hip scholars captivated by Renaissance rhetoric.*

En réponse à Kirshner, dans une note ajoutée en bas de page à l'édition de l'*Epistola contra Bartolum*, Mariangela Regoliosi a reconnu que Valla lisait 'son' Bartole (le pseudo-Bartole, devrions-nous dire) sur une copie incomplète qui l'enduisit en erreur en plusieurs lieux du texte et que, par conséquent, « son rapport équivoque et contradictoire était justifié par une erreur de tradition ». Elle ajoute aussi :

Du point de vue du sujet du texte, il faut informer que dans son introduction [Kirshner] a suggéré d'attribuer la deuxième partie du *De insigniis*, discutée par Valla, non pas à Bartole, mais à son gendre, Nicolas Alessandri, à qui jusqu'à présent les critiques n'avaient confié que le rôle d'éditeur de l'œuvre du défunt beau-père. Je laisse aux experts de l'histoire du droit d'examiner les preuves considérables présentées. Reste que, pour ce qui concerne Valla, la nouvelle attribution ne présente pas de changements : de son temps (et jusqu'au nôtre) le *De insigniis* était pour tout le monde une œuvre intégralement composée par Bartole et comme telle était sujette à des éloges ou à des critiques selon les différents points de vue. Pour Valla, le traité a une fonction particulièrement exemplaire : c'est le 'modèle' négatif de la jurisprudence, le 'type' d'une culture scolastique à rejeter.

Pauvre Valla, frappé par le rebond de sa propre arme, la philologie... Cependant, il n'est pas tout à fait vrai que Valla n'a pas fait du Bartole

authentique, pour ainsi dire, le véritable objectif de sa polémique. Sa réaction contre le *De insigniis et armis* et contre son panégyriste de Pavie (à supposer qu'un chantre aussi hardi a vraiment existé et que ce n'est pas un simple expédient rhétorique) trouve sa justification dans un autre lieu textuel de Valla, dûment mis en évidence par Mariangela Regoliosi dans son livre consacré à la genèse de l'œuvre majeure de l'humaniste romain, à savoir les *Elegantie lingue latine*, rédigées entre 1435 et 1449, où nous lisons le célèbre éloge des juristes romains et du Digeste : voir à ce propos l'excellent essai de D. MANTOVANI, « L'elogio dei giuristi romani nel proemio al III libro delle *Elegantiae* di Lorenzo Valla. "Per quotidianam lectionem Digestorum semper incolumis et in honore fuit lingua Romana" », dans *Studi per Giovanni Nicosia*, Milano, Giuffrè, 2007, t. V, pp. 143-208.

À partir d'un de mes écrits, publié en 1990 dans une collection d'essais pour la célébration du neuvième centenaire de la fondation de l'Université de Bologne<sup>8</sup>, Mariangela Regoliosi a suggéré que la célèbre formule de Valla, selon laquelle sans le latin *ceca est omnis doctrina et illiberalis, presertim in iure civili* (contenue dans la Préface au livre III des *Elegantie*) n'est rien d'autre que le renversement polémique d'une expression tirée de Bartole :

Particulièrement efficace – écrit-elle – me semble un exemple tiré des pages de Bartole de Sassoferrato [...]. L'éloge absolu de la *scientia civilis* par le grand juriste du XIV<sup>e</sup> siècle présente des expressions très proches de celles consacrées par Valla au latin : « *Vere potest dicere regina, oportet enim hanc scientia praeesse [...]; aliae scientiae, quae scientiarum aliarum adminiculo fulciuntur, cum sine eo reperiuntur, viduae appellantur [...], haec autem scientia, quae alienis adminiculo non eget, vidua non est et vidua esse non potest* » [...]; et c'est précisément à cet éloge que Valla semble se référer polémiqument, en général dans la Première préface et

---

<sup>8</sup> D. QUAGLIONI, « Autosufficienza e primato del diritto nell'educazione giuridica preumanistica », dans *Sapere e/è potere. Discipline, Dispute e Professioni nell'Università Medievale e Moderna. Il caso bolognese a confronto* (Atti del convegno di Bologna, 13-15 aprile 1989), t. II, *Verso un nuovo sistema del sapere*, sous la direction d'A. CRISTIANI, Bologna, 1990, pp. 125-134.

plus particulièrement dans celle au livre III, consacrée à la jurisprudence : « [...] *latinitas atque elegantia, sine qua caeca omnis doctrina est et illiberalis, praesertim in iure civili* » [...]. Aucune discipline ne peut atteindre une valeur absolue, puisque la 'primauté' appartient à la langue, qui, à son tour, se présente comme un véhicule irremplaçable pour chaque connaissance, sans être 'aveugle' (ou 'veuve')<sup>9</sup>.

Ici Bartole n'est plus discuté comme un 'modèle' négatif de la jurisprudence, mais comme un symbole de la primauté contestable du droit. Cette fois l'objectif de Valla a été bien choisi, car les textes de Bartole (le Bartole authentique) ont vraiment une valeur paradigmatique. Il s'agit en fait de deux discours de doctorat, dans lesquels Bartole affirme la supériorité des études juridiques sur d'autres sciences : non seulement la science du droit continue à assumer, dans sa pensée, la fonction d'une 'vraie philosophie', selon la célèbre expression d'Ulpien, mais, dans sa perfection et son autosuffisance, elle constitue la base, la mesure et surtout la légitimité de toute autre science :

*Essentialis bonitas et perfectio istius civilis sapientiae manifesta perpenditur, et in hoc omnes alias scientias excellit : omnes enim aliae scientiae in se minus perfectae videntur, quia aliarum scientiarum eget suffragio. Non enim perfectus potest esse philosophus, nisi primo sit logicus, nec medicus potest esse perfectus, nisi existat philosophus, nec canonista potest esse perfectus, nisi hac civili scientia fuerit eruditus, ut evidentia facti demonstrat. Haec autem scientia sola, in se perfecta existens, nullius alterius scientiae eget suffragio [...] : non logicorum, non philosophorum, <non> canonistarum, quippe nullius alterius eget suffragio, sed ipsa tanquam in seipsa existens omnibus suffragatur [...]. Omnis enim scientia ab ista recipitur, quoniam omnes ab ista scientia sustentantur : sicut enim scientia mathematica reprobatur, nec scientia dicitur, quia ei haec civilis sapientia non assistit, ut C. de mal(eficis) et mathe(maticis) per totum [C. 9, 18]. Eodem modo, si ab hac civili sapientia logica, philosophia, medicina vel alia quaevis scientia damnaretur, a nemine nominaretur scientia ; et tamen*

---

<sup>9</sup> M. REGOLIOSI, *Nel cantiere del Valla. Elaborazione e montaggio delle « Elegantie »*, Roma, Bulzoni Editore, 1993, p. 103, note 108.



*quaelibet scientia est in quantum ab hac civili sapientia sustentatur, excepta sola sacra theologia, cui hanc scientiam fateor esse suppositam*<sup>10</sup>.

En outre, selon le style commun aux sermons civils et religieux, Bartole se fonde sur un passage biblique (le « *sedeo regina* » de l'*Apocalypse*, 18, 7), éclatant dans des affirmations que Valla utilise pour exalter de la langue latine :

*Vere potest dicere Regina, oportet enim hanc scientiam praeesse, et bonis et malis [...]. Haec est illa Scientia, quae dat pacem universis provinciis [...], merito ergo dicit, Sedeo Regina, vidua non sum, vidua enim dicitur sine duitate, l. malum, viduam, de ver(borum) sig(nificatione) [D. 50, 16, 242, § 3]; mulier enim cum in se imperfecta existat, eget viri suffragio, cum eo careat, dicitur vidua; ita aliae scientiae, quae scientiarum aliarum adminiculo fulciuntur, cum sine eo reperiuntur, visuae appellantur; si enim Medicum reperies, qui non sit Philosophus, Medicina est vidua, si Canonista sine iure civili, est vidua, et imperfecta Scientia. Haec autem Scientia, quae alterius adminiculo non eget, vidua non est, et vidua esse non potest.*

L'exaltation d'une science qui juge tous les autres savoirs, science 'architectonique' envers toute la connaissance, « *scientia quae alterius adminiculo non eget* », amène nécessairement l'affirmation d'une primauté scientifique et aussi sociale : la primauté de la *scientia iuris* implique aussi la primauté du juriste, même du point de vue politique :

*Et haec quidem scientia sicut in se perfecta existit, ita generat filium sibi similem [...]. Facit enim omnem discentem sedere, ut Reginam. Ei enim Respu(blica) regenda committitur [...]. Nam videtis iuristas omnibus antecedere.*

---

<sup>10</sup> « Sermo Do. BART[OLI] in doctoratu Do. Bonaccursij fratris sui », dans BARTOLI A SAXOFERRATO *Consilia, Quaestiones, et Tractatus*, Venetiis, 1596, ff. 182rA-vA : 182rA-B.

Dans un autre discours de doctorat, Bartole peut atteindre une vraie *laus doctorum* :

*Civilis sapientiae mansiones multae sunt : quidam enim ad legendum in civitatibus regijs assumuntur ; quidam ad assidendum in locis insignibus raeponuntur ; quidam ad advocandum in curijs Principum et regijs attrahuntur ; alij ad consulendum in cameris assidue requiruntur ; alij ad consilium Principum assumuntur [...], quib(us) Respu(blica) regenda committitur ; istae sunt huius sapientiae mansiones, propter quas quilibet Iurista, securus, et graciosus redditur<sup>11</sup>.*

On lit aussi une exaltation semblable de la *scientia civilis*, bien que tempérée par la reconnaissance de la supériorité de la théologie, dans le traité incomplet de Bartole sur le témoignage, le *Tractatus testimoniorum*. Et précisément dans la définition de la *prudentia* d'une part et de la *scientia* de l'autre, nous lisons l'expression d'une primauté commune de la théologie et du droit, avec des mots qui se réfèrent précisément à la 'dispute des arts' humaniste. « *Prudentia est* », écrit Bartole dans le *Tractatus testimoniorum*, citant le VI livre de l'*Ethique à Nicomaque*, « *habitus cum ratione activus circa hominis bona vel mala* », et ajoute :

*Ad quod declarandum sciendum est, quod sapientia, scientia, ars et prudentia differunt. Est enim sapientia habitus speculativus considerans causas altissimas et hoc pertinet principaliter ad theologum et metaphisicum, qui Deum et causas primas considerant et de principiis omnium aliarum scientiarum iudicant, et etiam ad iuristam. Unde merito dicitur : est enim res sanctissima hec civilis sapientia, ut Ulpianus ait. Ipsa enim causas altissimas considerat, quia est divinarum et humanarum rerum cognitio, iudicat de principiis aliarum scientiarum. Reprobate nim omnia rincipia, que fidei catholice repugnarent, et hac consideratione bonus*

---

<sup>11</sup> *Ibid.*, f. 182vB.

*iudex recte sapiens dicitur et, cum ad consilium sapientis recurritur, vulgo de iurisperito intelligitur*<sup>12</sup>.

Il ne s'agit ni d'orgueil de classe ni de la simple réaffirmation de l'autosuffisance du droit civil et de la science du juriste, mais d'un avertissement des temps nouveaux. Les écrits de Bartole prédisent en effet que, peu de temps après, dans le climat du premier humanisme, ce sera le « conflit des arts », contestation non seulement du statut de la science juridique et de sa primauté parmi les sciences, mais de la hiérarchie de la connaissance et de l'ordre social qu'ils reflètent. Bartole donne une expression complète à un modèle entier et en marque en même temps la crise.

Les œuvres de Bartole, tout le monde le sait, ont été lues et commentées pendant des siècles. L'ampleur de leur diffusion et la prédominance de l'*opinio Bartoli*, ont fait que les écrits de Bartole, ou ceux qu'on lui attribue communément, ont été regardées comme une somme de connaissance juridique presque dans chaque partie de l'Europe ; mais cela a fait aussi qu'au moment de la réaction à la scolastique juridique Bartole est devenu l'un des principaux objectifs de la controverse.

De ce point de vue, je serais d'avis d'exonérer le pauvre juriste bartoliste de Pavie, auteur supposé de la déclaration provocante qui aurait suscité la colère de Lorenzo Valla. En fait, je crois que la boutade, selon laquelle le moindre traité de Bartolo était préférable à toute l'œuvre de Cicéron, n'était qu'un renversement paradoxal d'une affirmation polémique de Cicéron lui-même. C'est en fait Cicéron qui a écrit dans le *De oratore*, I, 44, 195 : « *Fremant omnes licet, dicam quod sentio : bibliothecas mehercule omnes philosophorum unus mihi videtur xii tabulis libellus, si quis legum fontes et capita viderit, et auctoritatis pondere et utilitatis ubertate superare* ». Cela

---

<sup>12</sup> « *Liber testimoniorum* des Bartolus von Sassoferrato », dans S. LEPSIUS, *Der Richter und die Zeugen. Eine Untersuchung anhand des Tractatus testimoniorum des BARTOLUS VON SASSOFERRATO. Mit Edition*, Frankfurt am Main, Vittorio Klostermann, 2003, pp. 280-281.

ne pouvait pas échapper à un parfait connaisseur de l'œuvre de Cicéron, comme Valla. *Inde irae* ?

#### BIBLIOGRAPHIE

BARTOLI A SAXOFERRATO *Consilia, Quaestiones, et Tractatus*, Venetiis, 1596.

CAVALLAR, O. – DEGENRING, S. – KIRSHNER, J., *A Grammar of Signs. Bartolo da Sassoferrato's Tract on Insignia and Coats of Arms*, Berkeley, The Robbins Religious and Civil Law Collection, 1995.

FUBINI, R., *Lorenzo Valla tra il Concilio di Basilea e quello di Firenze e il processo dell'Inquisizione*, dans *Conciliarismo, stati nazionali, inizi dell'umanesimo*, Spoleto, Centro Italiano di Studi sull'Alto Medioevo, 1990, pp. 289-318.

FUBINI, R., *Umanesimo e secolarizzazione da Petrarca a Valla*, Roma, Bulzoni Editore, 1990.

KIRSHNER, J., Compte-rendu de D. QUAGLIONI, *Politica e diritto nel Trecento italiano. Il "De tyranno" di Bartolo da Sassoferrato [1314-1357]. Con l'edizione critica dei trattati "De Guelphis et Gebellinis", "De regimine civitatis" e "De tyranno"*, Firenze, Olschki, 1983, dans « The Journal of Modern History », 57 (1985), pp. 323-324

*Lectures in Western Civilization, 5, The Renaissance*. Ed. by E. Cochrane and J. Kirshner, Chicago and London, The University of Chicago Press, 1986.

LEPSIUS, S., *Der Richter und die Zeugen. Eine Untersuchung anhand des Tractatus testimoniorum des Bartolus von Sassoferrato. Mit Edition*, Frankfurt am Main, Vittorio Klostermann, 2003.

MAFFEI, D., *Gli inizi dell'Umanesimo giuridico*, Milano, Giuffrè, 1972<sup>3</sup>.

MANTOVANI, D., *L'elogio dei giuristi romani nel proemio al III libro delle Elegantiae di Lorenzo Valla. "Per quotidianam lectionem Digestorum semper incolumis et in honore fuit lingua Romana"*, dans *Studi per Giovanni Nicosia*, Milano, Giuffrè, 2007, V, pp. 143-208.

ORESTANO, R., *Introduzione allo studio del diritto romano*, Bologna, il Mulino, 1987.

QUAGLIONI, D., *Autosufficienza e primato del diritto nell'educazione giuridica preumanistica*, dans *Sapere e/è potere. Discipline, Dispute e Professioni nell'Università Medievale e Moderna. Il caso bolognese a confronto*. Atti del convegno di Bologna, 13-15 aprile 1989, II, *Verso un nuovo sistema del sapere*, sous la direction de A. Cristiani, Bologna 1990, pp. 125-134

REGOLIOSI, M., *L'Epistola contra Bartolum del Valla*, dans *Filologia umanistica. Per Gianvito Resta*, sous la direction de V. Fera et G. Ferraù, Padova, Editrice Antenore, 1997, II, pp. 1501-1571.

REGOLIOSI, M., *Lorenzo Valla e la Riforma del XVI secolo*, « *Studia Philologica Valentina* », 10, n.s., 7 [2010], pp. 25-45.

REGOLIOSI, M., *Nel cantiere del Valla. Elaborazione e montaggio delle « Elegantie »*, Roma, Bulzoni Editore, 1993.

REGOLIOSI, M., *Valla. Lorenzo*, dans *Dizionario biografico dei giuristi italiani (XII-XX secolo)*. Sous la direction de I. Birocchi, E. Cortese et al., Bologna, il Mulino, II, pp. 2012-2013.

SPERONI, M., *Lorenzo Valla a Pavia : il Libellus contro Bartolo*, « *Quellen und Forschungen aus italienischen Archiven und Bibliotheken* », LIX (1979), pp. 452-467.

THIREAU, J.-L., *Humaniste (Jurisprudence)*, dans *Dictionnaire de la culture juridique*. Sous la direction de D. Alland et S. Rials, Paris, Quadrige / Lamy-PUF, 2003, pp. 795-796.